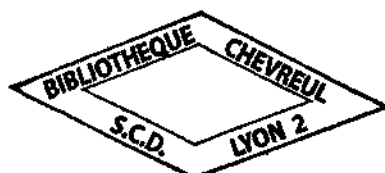


UNIVERSITE LYON II

Institut de Formation aux pratiques psychologiques,  
sociologiques et éducatives.



**APPORT CRITIQUE  
DE L'ALPHABETISATION FONCTIONNELLE  
DES ADULTES PAYSANS CENTRAFRICAINS.**

**L'EXPERIENCE DE LA REGION DE BOSSANGOA :  
1978-1983**

**BAH-GAYN de GAULLE Thomas**

THESE présentée pour  
le Doctorat de 3e cycle  
des Sciences de l'Education

Sous la direction de  
Maurice MANIFICAT

LYON 1984

631 201

## TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE .....	1
PREMIERE PARTIE .....	10
DE L'ORALITE A L'ECRITURE	
<u>CHAPITRE I</u> - <u>ANALYSE ORGANISATIONNELLE DE LA REGION DE BOSSANGO</u> .....	11
A - ORGANISATION SOCIALE .....	13
1 - Le monde visible .....	13
a) La famille .....	14
b) L'habitat .....	16
c) Le village .....	17
2 - Le monde invisible ou sacralité cosmique .....	19
B - CONCEPTION DU TEMPS ET DE L'ESPACE ET ORGANISATION ECONOMIQUE .....	22
1 - Le Temps et l'Espace .....	22
2 - Organisation économique .....	24
<u>CHAPITRE II</u> - <u>EDUCATION A TRADITION ORALE</u> .....	29
A - LES FORMES VERBALES DE LA CULTURE ORALE .....	30
1 - La parole, comme verbe .....	30
2 - Le Conte, comme source historique .....	30
3 - Le Proverbe, comme cheval de la parole .....	31
4 - Les devinettes, comme test d'intelligence .....	33
B - LES FORMES INSTITUTIONNELLES DE LA CULTURE ORALE .....	36
1 - L'attribution des noms, comme approche d'individuation .....	36
2 - L'initiation, comme méthode d'intégration sociale .....	36
3 - De la pédagogie à la Didactique initiatoire .....	38

<u>CHAPITRE III</u> - <u>EDUCATION A TRADITION ECRITE</u> .....	42
A - L'AVENEMENT DE L'ECOLE .....	42
B - LES IMPLICATIONS DE L'ECOLE .....	44
1 - Implications culturelles .....	44
2 - Implications sociales .....	47
3 - Implications économiques .....	49
DEUXIEME PARTIE .....	52
DE LA SITUATION DE L'ALPHABETISATION FONCTIONNELLE DANS LES SIX COMMUNES RURALES DE LA REGION DE BOSSANGOA	
<u>CHAPITRE I</u> - <u>DE L'ALPHABETISATION FONCTIONNELLE</u> .....	54
A - QUELS BESOINS DE FORMATION POUR LES RURAUX ? .....	54
B - DES BESOINS A L'ELABORATION DES PROGRAMMES .....	56
<u>CHAPITRE II</u> - <u>MISE EN PRATIQUE DU PROGRAMME</u> .....	61
A - REALISATION DES CENTRES .....	61
B - RECRUTEMENT ET FORMATION DES ANIMATEURS .....	62
I - Recrutement .....	62
1) L'équipe centrale .....	62
2) L'équipe régionale .....	62
3) L'équipe locale .....	62
II - Formation des animateurs .....	64
1) Le stage de base .....	64
2) Le recyclage .....	65
3) Enfin le téléguidage et la radio éducative..	65
III - L'utilisation de la radio éducation pour les séances d'animation.....	66
IV - La radio-éducative et groupe d'écoute .....	67
C - METHODES D'INVESTIGATION .....	69
1) Sur le terrain .....	71
2) Au centre d'alphabétisation .....	71
Exploitation d'une fiche .....	72
Exploitation d'une fiche avec une voyelle .....	74
Exploitation d'une fiche avec une consonne ....	74

Alphabétisation fonctionnelle.

- 1) Le rattrapage scolaire ..... 76
- 2) L'intégration nationale ..... 76
- 3) L'intégration sociale ..... 76

CHAPITRE III - EVALUATION DES ACTIONS D'ALPHABETISATION FONCTIONNELLE .79

- A - EVALUATION EDUCATIONNELLE ..... 79
- B - EVALUATION ECONOMIQUE ..... 89
  - Répartition du temps de travail agricole ..... 93
- C - EVALUATION SOCIOLOGIQUE ..... 95

TROISIEME PARTIE ..... 100

QUELLE EDUCATION-ALPHABETISATION-FORMATION POUR UN DEVELOPPEMENT ?

CHAPITRE I - CULTURE - EDUCATION - DEVELOPPEMENT ..... 104

- A - DE LA CONVENTIONNELLE A LA GLOBALITE ..... 107
- B - COMMENT REALISER UNE EDUCATION PARTICIPANTE DANS UNE PERSPECTIVE DE DEVELOPPEMENT ENDOGENE ..... 110
  - La première étape ..... 110
  - La deuxième étape ..... 111
  - La troisième étape ..... 112
  - La dernière étape ..... 113
- C - QUEL DEVELOPPEMENT POUR LES PAYSANS ? ..... 114

CHAPITRE II - QUELQUES PRINCIPES D'UNE EDUCATION - ALPHABETISATION

FORMATION ..... 119

- 1 - Offrir un savoir-faire immédiatement utilisable ..... 121
- 2 - Offrir un apprentissage ne nécessitant pas l'alphabet .. 121
- 3 - Intégrer la femme à tout processus de développement .... 124
- 4 - Quel langage et quel type de langue pour l'alphabétisation ..... 138

CHAPITRE III - ETAPES D'UNE EDUCATION-ALPHABETISATION-FORMATION .. 144

- A - VERS UNE STRATEGIE NOUVELLE DE L'ALPHABETISATION DES PAYSANS ..... 144

B - LES ETAPES D'UNE EDUCATION-ALPHABETISATION-FORMATION...	149
1 - L'étude du milieu .....	149
2 - Définition des objectifs d'éducation-alphabétisation .....	150
3 - Définition des contenus du programme et matériel pédagogique .....	152
1-Recrutement .....	152
2-Formation .....	153
C - NIVEAUX DE FORMATION .....	154
1 - De la stratégie à la formation .....	154
a) La formation théorique .....	154
b) Formation pratique .....	155
c) Formation par la vie au village .....	155
2 - De la formation socio-économique et socio-culturelle .....	155
3 - De la formation professionnelle .....	156
4 - Divers modèles de formation-éducation .....	157
Contenu du programme .....	159
D - RECHERCHE DES ELEMENTS DE MOTIVATION EN VUE D'UNE "ANDRAGOGIE"-FORMATION .....	162
La méthodologie globale .....	163
Animation-Participation et Développement .....	165
CONCLUSION GENERALE .....	170
ANNEXES .....	183
BIBLIOGRAPHIE .....	254

PREMIERE PARTIE

DE L'ORALITE A L'ECRITURE

## CHAPITRE I

### ANALYSE ORGANISATIONNELLE DE LA REGION DE BOSSANGOA

La République Centrafricaine est un pays "paysan". Un adulte sur deux travaille la terre et près des 3/4 de la population vivent dans les communes rurales ; les villes, elles-mêmes, sont peuplées des paysans. Paradoxalement, c'est sans doute parce que la R.C.A. est une nation paysanne qu'elle s'occupe si peu de ses problèmes agricoles et de formation de ses paysans. Les problèmes économiques et sociaux ruraux sont très peu discutés dans les réunions politiques. L'agriculture est soumise aux aléas de la vie et "les paysans n'ont ni le temps ni le goût de s'étudier et de se définir ; ils ne se préoccupent guère de présenter une image d'eux-mêmes" (1). Car ils sont tous analphabètes et il est urgent d'entreprendre leur formation professionnelle agricole et surtout, de les aider à prendre conscience de l'importance de leur rôle de producteurs au sein de la vie nationale.

La R.C.A. compte 75 à 80 % de la population vivant de l'agriculture de subsistance et de coton et, comme dans la plupart des pays africains situés entre l'Equateur et les tropiques, la rythmicité du climat, avec une alternance régulière d'une saison des pluies et d'une saison sèche, non seulement conditionne toute l'activité agricole, mais intervient dans tous les domaines, économique, social et culturel. La durée de la saison des pluies varie du sud au nord, la notion du début et de fin de saison des pluies étant capitale dans une région à vocation essentiellement agricole.

\*\*\*\*\*

(1) MENDRAS (H). Sociologie de la Campagne française, Paris, PUF, Vol. Que sais-je, n° 842, 1959, p. 7.

La préfecture de l'Ouham, chef-lieu BOSSANGOA, créée le 29 Avril 1936, est l'une des plus importantes de la République Centrafricaine. Elle couvre une superficie de 50.250 Km<sup>2</sup>, avec une population d'environ 214.807 habitants, soit 10,45 % de la population nationale (1), répartie en cinq sous-préfectures : Batangafo, Bouca, Markanda, Kabo et Bossangoa.

Celle-ci est l'une des régions déclarées "zone cotonnière". D'où son importance économique. En effet, bien que l'agriculture ne participe que pour 40 % au produit intérieur brut, elle occupe 75 à 80 % de la population rurale. Cette faible participation de l'agriculture à la richesse nationale émane, dit-on, de causes diverses, parmi lesquelles le retard technique et technologique, la mentalité autarcique, le prix peu rémunérateur, les structures politiques et, surtout, l'analphabétisme des paysans.

Dans la conjoncture actuelle, la R.C.A. a fort à faire pour assurer l'enseignement primaire à tout le monde et essayer en même temps d'améliorer la qualité de ses cours, de ses manuels, de ses enseignements dans les Ecoles secondaires et techniques et à l'Université. Trouver des systèmes éducatifs répondant aux besoins des populations devient une priorité vu que les systèmes conventionnels d'éducation importés sont trop coûteux pour être étendus à toute la population, qu'ils ne répondent nullement aux besoins d'un développement économique endogène axé sur la satisfaction des besoins réels des populations et que, l'échec de l'Ecole constaté, il faudrait songer à un autre système de formation. Le fait que la majorité des populations centrafricaines soit exclue de la scolarisation généralisée et ne puisse accéder à aucun savoir est inquiétant pour ceux qui se préoccupent des paysans.

L'avenir de la société réside, bien sûr, dans sa jeunesse mais, si celle-ci est défailante, il faudrait s'adresser aux adultes. "Nous devons d'abord instruire les adultes", disait Nyerere, car nos enfants n'auront pas d'influence sur notre développement économique avant 5, 10, voire 20 ans".

\*\*\*\*\*

(1) Source : Recensement général de la population Décembre 1975. Direction générale de la statistique. Bangui.



## A - ORGANISATION SOCIO-RELIGIEUSE DES RESEAUX EDUCATIFS

La vie sociale est organisée autour de deux visions : le visible et l'invisible. Le monde visible est composé de la famille, de l'habitat, du village, expression communautaire de la vie familiale, hiérarchisé en sous-systèmes : chef, anciens, devin, sacrificateur, etc... Quant au monde invisible, il est peuplé, semble-t-il, des forces "mystiques" qui hantent l'univers humain. L'homme "peut s'adapter à tout ce avec quoi son imagination peut se mesurer, mais il ne peut faire face au chaos parce que sa fonction caractéristique et son plus grand atout sont sa faculté de compréhension et qu'il craint par dessus tout de rencontrer ce qu'il ne peut expliquer" (1). Cette volonté de s'élever au-dessus de la matière le conduit à trouver, en ces entités invisibles que sont les esprits, les génies, les ancêtres, un fil conducteur vers l'inaccessible.

Dans les campagnes, vivre, c'est participer à un drame religieux. L'unité du monde, le sacré et le profane, le naturel et le surnaturel sont intégrés à un continuum spatio-temporel peuplé des vivants et des morts ; des génies et des esprits. La croyance à l'existence des divinités et d'esprits intervenant dans les affaires humaines est omniprésente. Le matériel et le spirituel sont intimement liés et célébrés dans les communautés villageoises. Les rapports entre le monde physique et l'univers surnaturel sont vécus dans la vie quotidienne : les systèmes socio-économiques et socio-culturels ne peuvent être dissociés de ces conceptions métaphysiques car ce sont elles qui sous-tendent aussi bien la société que les structures.

### 1 - Le monde visible.

L'équilibre de l'individu exige de rester en communication avec les autres. Celle-ci s'établit soit dans la famille, soit dans le village. La singularité et le défi ne sont pas de coutume dans la société paysanne. L'intégration au groupe social et l'adhésion

\*\*\*\*\*

(1) LANGER (S). Philosophy in a New Key, 1960, cité par Thomas (L.V.) et Luneau (R), in La terre africaine et ses religions, p. 20.

aux représentations collectives sont de rigueur. Cette organisation est, semble-t-il, la contradiction réalisée, dynamisme et fragilité réunis. L'individu, dans ce monde visible, est à la fois personnel et communautaire. Il vit "dans un certain conformisme de la pensée et surtout le souci d'attitudes extérieures favorables à la cohésion et aux intérêts supérieurs du groupe, la réserve et la prudence dans l'usage de la parole ; la maîtrise de ses réactions spontanées ; l'absence d'opposition et de prise de position contraire lorsque le sentiment collectif a été cristallisé par un membre influant du groupe et orienté par lui vers un objectif déterminé ; une apparente infidélité envers un tiers auquel on ne se sent plus lié par fidélité au groupe familial fondamental un manque de loyauté ou de franchise immédiate par motif de loyauté envers les impératifs de groupe duquel on se sent solidaire (...) en subordonnant son comportement aux exigences des intérêts communautaires, quelle que soit la dimension personnelle de ces attitudes" (1). Cet individu est soumis aux impératifs de l'intérêt collectif et cela dans la famille, puis dans la communauté villageoise. Toute existence de l'individu est impliquée dans un système complexe de relations.

#### a) La famille

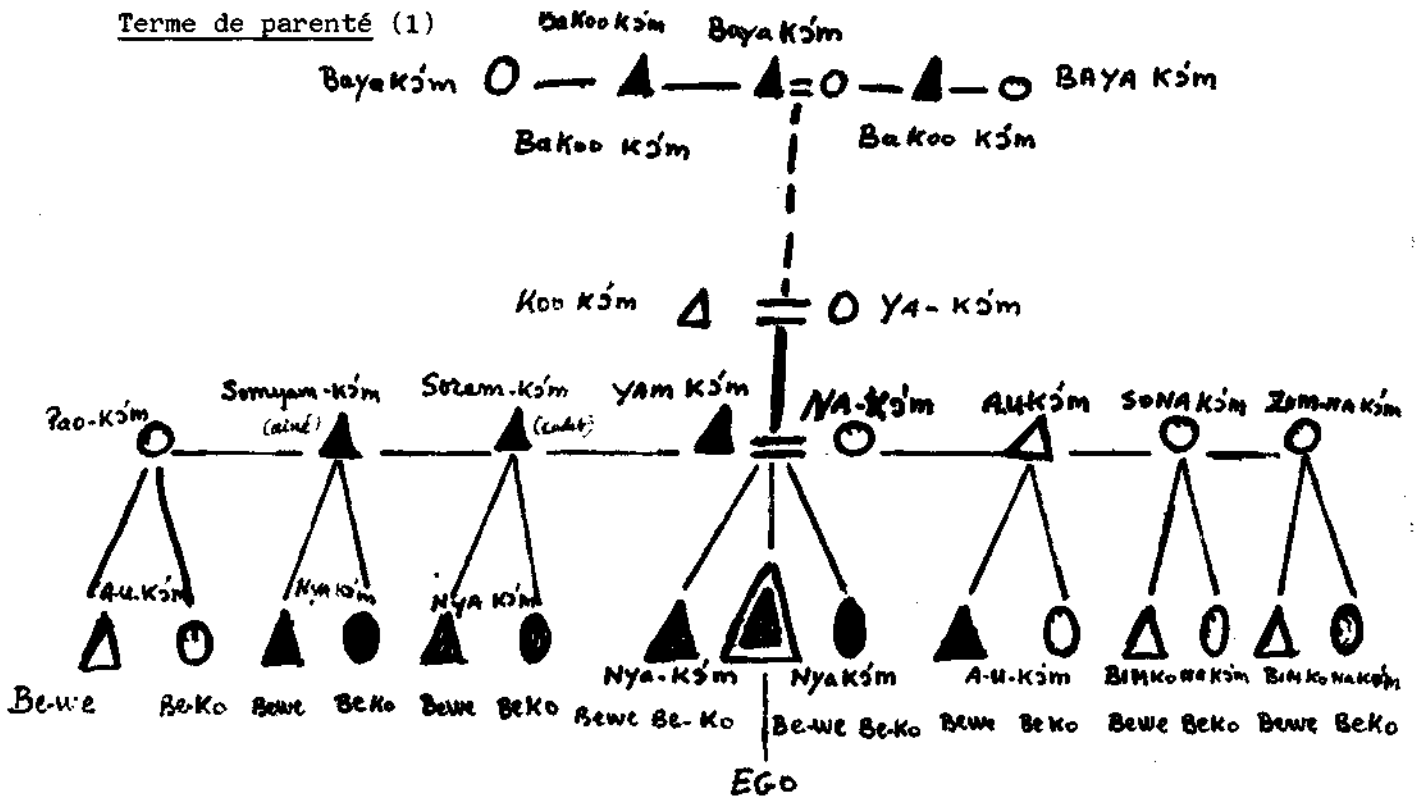
"Que suis-je et que puis-je faire sans les autres ? En arrivant (naissant), j'étais dans leurs mains, en m'allant (mourant), je serai dans leurs mains". (Proverbe Bambara, Mali).

Parler de la famille centrafricaine, c'est parler de la famille étendue. Dans la région de Bossangoa, le système de parenté est compliqué. Nous reproduisons ici le tableau établi par G. Gosselin.

\*\*\*\*\*

(1) THOMB (D). "Du Bumwe rwandais à la religion personnelle", Bible et vie chrétienne, n° 44, 1962, p. 68.

Terme de parenté (1)



■ relations les plus valorisées

▬ relations inter-médiaires

□ relations les moins valorisées U = OU

Sont appelés cousins croisés, les enfants du frère de la mère comme ceux de la soeur du père AUKOM. Les cousins parallèles NYA KOM, les enfants du frère du père et BIM KO NA KOM pour ceux de la soeur de la mère. Nous sommes dans une filiation patrilinéaire, avec une parenté à la génération d'Ego. Ce tableau de parenté GBAYA, la grande ethnie de la région alphabétisable, montre le caractère classificatoire de celle-ci et la prédominance de la ligne paternelle sur la ligne maternelle. En bref, "La patrilinéarité est plus importante à la génération du père d'Ego qu'à celle d'Ego (elle s'étend aux rapports croisés), et la séniorité y est plus importante du côté paternel que maternel. Cette patriliniarité est soulignée à la génération d'Ego par l'assimilation des cousins paternels parallèles aux enfants de même père, à la génération supérieure par l'isolement de la relation avec la tante paternelle, opposé à l'assimilation de l'oncle maternel aux cousins croisés" (2).

\*\*\*\*\*

(1) GOSSELIN (G). Travail et changement social en pays Gbeya (R.C.A.), p.92

(2) GOSSELIN (G). Ibid, p. 95.

Cette famille étendue se définit comme l'ensemble des personnes issues d'un commun ancêtre vivant, rassemblées en un même lieu, soumises au même chef, responsable de la vie économique, culturelle, éthique et sociale. Cette famille a des fonctions précises : reproduction, éducation, protection nourricière etc... La cellule familiale étendue constitue l'unité de base de village. Le fait de vivre ensemble implique un certain nombre de traditions et de valeurs à respecter, au niveau soit de la disposition de l'habitat, soit de la vie communautaire villageoise.

Naître, c'est participer à la vie du groupe, c'est jouer son rôle en tant que membre d'une famille et d'une communauté villageoise. Naître ne signifie pas vivre, ni exister automatiquement. L'enfant ne devient adulte et responsable de la famille et du village qu'après avoir été éduqué, initié. L'homme se découvre et s'exprime soit par son habitat, soit par le village en y participant.

#### b) L'habitat

L'habitat est le principe vital de l'élément humain. D'emblée, il se situe dans un réseau riche de symboles, ayant trait aux éléments du corps humain. Par exemple, en SANGO, pour parler du toit de la maison, nous disons LITIDA, littéralement, la tête de la maison ; la porte : yanga ti da, la bouche de la maison ; l'intérieur de la maison : ya ti da, le ventre de la maison, etc... Ce rapport corps-habitat, ou tout ce qui couvre et protège, fait corps avec l'être.

Jadis, chaque clan se regroupait autour de l'ancien sur un rayon donné. Avec la sédentarisation due à l'agriculture, l'habitat est conçu en fonction d'une nouvelle organisation sociale du travail en maisons regroupées, moins dispersées.

L'habitat est une matrice maternelle où tout se fait. On ne bâtit pas là où l'on veut. Il y a des règles de tradition qui régissent l'endroit d'installation des maisons et du village. L'espace se vit en fonction de groupements sociaux. Ces ensembles constituent des communautés de consommation et de travail et l'isolement ne permet pas de relations et ne facilite pas le travail. Ainsi, conscient du danger d'être seul, le paysan passe-t-il de l'habitat individuel, isolé, à l'habitat regroupé, collectif qu'est le village.

### c) Le village

Le village, comme expression de vie et de solidarité, est le lieu où tout se vit : la tradition, l'éducation, le travail et la coutume. Son organisation est fondée sur l'éthique communautaire, groupant plusieurs familles et clans se réclamant d'un ancêtre commun. Cette communauté est hiérarchisée : famille, vieillards, chef, devin, sacrificateur, sorciers, guérisseurs, enfants, hommes et femmes, chacun a son rôle propre à jouer. Dans les sociétés paysannes, les personnes âgées sont vénérées et l'on prend plaisir à s'occuper d'elles. Elles sont la sagesse personnifiée et le vivant symbole entre le passé et le présent. "Quand un vieux meurt, c'est une bibliothèque qui est brûlée". C'est l'inconvénient de la culture orale. Le conseil des anciens constituait le plus important des contre-pouvoirs ; il est une réalité de fait et non une institution organisée ; en font partie des hommes, parfois des femmes âgées et certains chefs. Ces femmes du conseil ne représentent pas les autres, mais leurs avis sont considérés et pris au sérieux.

Après les personnes âgées, vient le chef, choisi en raison de ses qualités et de son travail. Il symbolise la communauté et, garant du village, il est le dispensateur de l'aide et de la protection ; sa fonction est considérée parfois comme de droit divin mais n'est pas divinisé, comme en Egypte aux temps des Pharaons. Il peut accomplir des fonctions cultuelles. Il est porte-parole du village, assure la continuité du groupe et exerce l'autorité et la justice sociale : détention du sol ancestral, direction de guerre, règlement des conflits internes, relations avec les autres villages, unité et continuité. S'il n'est pas simultanément chef religieux, c'est le sacrificateur qui officie pour les rites agraires et autres. Il rend des sacrifices afin d'obtenir ce dont les paysans ont besoin. Dans la région de Bossangoa, il est appelé Wi-fiyo ; il représente la face sacrée du pouvoir. Il a une fonction parfois adaptée aux situations. Enfin, le devin, est le prophète de la communauté villageoise. Il est précurseur et annonciateur des malheurs et des joies du village. Il a l'art de déchiffrer le sens des manifestations des puissances divines.

Cette organisation du village présente un équilibre manifeste entre le pouvoir du chef et ceux du sacrificateur, du devin et des

anciens. Elle est le thermomètre et le degré d'intégration de chaque personne. "Chaque société humaine demeure très largement dépendante du cadre de vie qui est le sien, dans lequel elle puise la quasi totalité de ses ressources. Et le langage qu'elle-même élabore trouve ses signifiants dans le monde concret de son expérience. Et la vie prête son visage à la pensée" (1). Les familles s'organisent en sociétés villageoises, toujours marquées par leur volonté d'autarcie sociale, économique et culturelle. L'espace social consiste en une société d'interconnaissance, où chacun connaît tout le monde et est connu de tous. Chacun sait ce qu'il doit faire et pourquoi il est là.

Tout acte de développement doit s'insérer dans cette communauté villageoise s'il veut être efficace. Par conséquent, il doit s'introduire dans le comportement coutumier du milieu social ; se servir des structures sociologiques demeurées dynamiques, enfin utiliser par priorité des hommes et des femmes capables de s'imposer.

En un mot, il faut partir de ce qui est connu ou familier pour aboutir à des notions moins familières et/ou inconnues.

\*\*\*\*\*

(1) THOMAS (LV) et LUNEAU (R), La terre africaine et ses religions, Paris, Larousse, 1975, p. 21.

## 2 - Le monde invisible ou sacralité cosmique

L'univers cosmique dans lequel évoluent les paysans, est animé, semble-t-il, des forces surnaturelles et vitales que l'on doit respecter si l'on veut vivre heureux, tranquille et produire beaucoup. Cette vision de l'univers cosmique est vécue comme une domination par l'environnement physique et les puissances "surnaturelles". L'attrait du mystère et de l'inconnu infiniment lié à la condition humaine explique que, de tout temps, les pratiques des mythes, des sorciers, des guérisseurs et des magiciens aient trouvé dans toutes les populations du monde un accueil favorable. L'angoisse des hommes devant les souffrances physiques ou morales, devant les difficultés existentielles ou sociales, est toujours aussi profonde que jadis. L'affaiblissement des croyances religieuses et le prodigieux essor de la technologie, de la thérapeutique et de l'éducation collective inciteraient à penser qu'aux pratiques magiques, presque toujours inopérantes, utilisées jadis pour calmer cette angoisse, s'est substituée la "médicomanie", qui ruine les pays industrialisés par un gaspillage affréné de diagnostics et de soins. Tout pays, toute civilisation, tout ordre social reposent sur certain culte de ce qui le constitue en les symbolisant.

L'individu crée son histoire et le milieu dans lequel il vit. Pour l'approcher, il faut chercher à connaître ses besoins, sa tradition, ses habitudes, sa structure de pensée et son mode de production, ses croyances. Dans ses relations permanentes avec la réalité, le paysan produit non seulement des biens matériels, des choses sensibles, des objets mais aussi des institutions sociales, économiques et culturelles.

Pour le paysan, le visible et l'invisible habitent partout et lui-même ne se comprend qu'à partir de ce qui n'est pas lui, l'univers cosmique est ce par quoi il épanouit sa vie et ce de quoi tient son existence. Tout son agir est une célébration de cet univers car "construire un monde, c'est s'insérer dans un milieu physique, y situer ses membres par un réseau de références, un système de relations, qui tout en les distinguant de tout autre milieu humain ambiant, leur permet de se reconnaître entre-eux, de s'attester comme humain et de trouver sens et fondement à ce qu'ils sont, à ce qu'ils font" (1).

\*\*\*\*\*

(1) EBOUSSI BOULAGA F. Le crise du Muntu, Authenticité africaine et philosophie, Paris, Présence africaine, 1977, p. 156.

L'univers est conçu uniquement par rapport à la structure sociale propre et parfois en fonction des différences qui les opposent aux autres groupes. La vie paysanne, c'est d'abord cette communion permanente avec un monde vivant, animé, signifiant, où l'on peut déchiffrer l'angoisse, la colère ou l'amour. "... l'homme occidental n'a su instituer depuis la Renaissance entre l'homme et la nature que des rapports de conquérants, des rapports de maître à esclave, les Africains, par-delà toute la diversité de leurs cultures, témoignent au contraire que l'homme et le monde ne font qu'un, que la nature entière est son corps, et que j'appartiens tout entier à l'interaction universelle des forces dont est tissée la vie, la vie totale des hommes, des êtres vivants et des choses" (1). Le paysan s'intègre à cette communauté des vivants, laquelle doit entrer en relation avec ses différents membres et participer à la même vie qu'eux. Il apparaît comme celui qui doit sans cesse se comporter d'une manière rituelle, tant à l'égard de ses parents que des autres personnes. Les éléments constitutifs de ces relations sont le geste, la parole et les rites d'intégration. Enfin, la trame de l'existence est faite de l'entrelacement du sacré et du profane, de l'interaction des vivants et des morts. On ne comprend pas toujours les actions "divines", mais leur intervention est admise. Cette cosmogonie n'est pas sans avoir de sérieuses répercussions au plan économique et culturel. Le thème omniprésent de l'indissociabilité du sacré et du profane se trouve dans l'univers réel de l'économique.

Le paysan qui témoigne de l'existence de quelque chose qu'il ne peut nier mais dont il n'est capable de rien affirmer de contingent la voile en la révélant par des symboles qui, à leur tour, couvrent autant qu'ils découvrent ce qu'ils doivent transmettre. Le monde dans lequel il vit est peuplé d'esprits, de génies et d'Ancêtres à qui il offre des sacrifices pour obtenir leur bénédiction. L'authenticité de ceux-ci n'est pas à démontrer et pourtant, chacun a plus ou moins conscience qu'ils existent. Sont-ce des supputations imaginaires ? La peur à leur égard est un handicap dans le choix des terrains pour la culture, la construction des maisons et, même, les forages des puits. ➤

\*\*\*\*\*

(1) GARAUDY (R). Appel aux vivants, Paris, Seuil, 1979, p. 74.



← Toute conduite à leur égard consiste à se concilier leurs faveurs et à écarter leur colère par des cérémonies sacrificielles.

] Pourquoi parler des esprits et des génies dans une étude qui traite de l'alphabétisation fonctionnelle des paysans ? C'est que nous ne pouvons ignorer qu'ils vivent dans un monde qui est un tout unifié. Ces esprits et génies peuvent être des créatures imaginaires de l'homme, mais le fait que le paysan se voit obligé d'entrer en relation avec eux pose questions à l'observateur-animateur que nous voulons être. Leur présence-absence est souvent la base de tout engagement dans le changement économique, culturel et social. Devant cette symbiose homme-puissances invisibles, la raison doit-elle percevoir la nécessité de se laisser déposséder d'elle-même ?

Ces croyances peuvent être un frein à l'animation et au développement endogène (1), comme l'exemple en est offert par notre village natal. Les agents de F.E.D. (Fonds Européens de Développement) y avaient creusé un puits sans consulter la population. De ce fait, celle-ci au lieu d'en boire l'eau, continuait d'aller la chercher à la source. Elle utilisait l'eau du puits pour la lessive, la vaisselle et la toilette, mais jamais comme eau de boisson, même pendant la saison sèche où elle est rare. Quand le puits a tari, elle s'en est servi comme fosse à ordures. Pourquoi cette réaction étrange ? C'est que, dans ce village, on ne peut faire n'importe quoi et, surtout, n'importe où. Les terres sont "sacrées" et seul le devin est autorisé, avec l'aide du sacrificateur, à indiquer les endroits qu'on peut utiliser sans risque de déranger les esprits et les génies qui y habitent. Ces types de réactions s'observent partout dans les campagnes centrafricaines.

\*\*\*\*\*

(1) Un développement est dit endogène (de l'intérieur) quand il fait appel à la créativité de la population et assure le respect de son identité culturelle.

## B - CONCEPTION DU TEMPS ET DE L'ESPACE ET ORGANISATION ECONOMIQUE

### 1 - Le Temps et l'Espace

Le monde social dans lequel vit le paysan ne devient réalité que dans le temps et dans l'espace. Le passé de la communauté ou de la famille est lié à des itinéraires de migration et à certains lieux significatifs. Le paysan n'est pas l'homme des horizons lointains, bien qu'il ait une idée de réserve symbolisée par le grenier, mais de la proximité familière. L'immédiat et le palpable sont ses préoccupations. Chaque événement est doté d'un temps propre. Tout ce qu'il fait n'est que provisoire. Tout doit être constamment repris et remis en chantier, par exemple l'habitat, le travail des champs. Il semble vivre dans une civilisation qui a le temps. Le temps ne représente jamais, pour lui, une valeur d'argent. Il s'insère dans une temporalité lente, étalée, modulée au minimum, où il passera, par exemple, des heures à s'étendre au soleil sans se hâter ; où il sait s'adonner pleinement à la jouissance du moment présent, attendre, écouter longuement ; être là, simplement pour s'habituer doucement à être avec les autres ; où il prend son temps, en cas de conflits, pour arriver, à force de palabres (1), de concessions mutuelles et de compromis, à rétablir l'unanimité, le consensus.

La durée est perçue grâce aux fêtes, aux cultures champêtres et aux rites initiatiques qui la jalonnent. Déjà, dès son enfance, le Centrafricain se perçoit en harmonie avec le cosmos dans lequel il vit et s'organise. Il vit dans le non-séparé et le non-opposé, qui fait partie de l'ensemble de son univers spatio-temporel. L'allaitement

\*\*\*\*\*

(1) Le (la) palabre est un rassemblement de personnes, une occasion de rencontre au cours de laquelle des individualités devenues antagonistes à la suite d'une atteinte portée à la morale de la communauté s'efforcent de rétablir la concorde, la paix brisée au sein de cette communauté. Chaque membre de la communauté participe à ce grand rassemblement. Mais cela ne se fait pas n'importe comment. Tout est organisé jusque dans le moindre détail : la convocation des juges UBAKU, les présents offerts aux membres les plus importants de cette grande joute, la forme du débat dans un langage imagé, l'amende qui symbolise le repentir et puis la fête qui suit. Le palabre apparaît avant tout comme un acte social et collectif de réconciliation et de résolution des problèmes.

Katib Dioug-Bakomba "La Palabre et ses aspects théâtraux", Cahiers, Théâtre, Louvain, n° 21, p. 46.

ment aux premiers cris ne permet pas à l'enfant de développer un schéma temporel en rapport avec la satisfaction de ses besoins immédiats. N'ayant en principe jamais à attendre, recevant dès qu'il demande, l'enfant ne peut connaître autre chose que des "Maintenant". La durée ne peut devenir une réalité que dans la mesure où le désir n'est pas comblé dans l'immédiat et où il rencontre une certaine résistance. Le temps ne se déploie pour l'enfant que dans la mesure où le principe du plaisir cède le pas au principe de réalité.

Cette mentalité de "tout de suite" demeure même à l'âge adulte et devient un obstacle à un projet de moyen et long terme. Le calcul du temps est en relation directe avec le concept d'ici et maintenant. Le temps a une signification instantanée et n'est pas l'élément mathématique d'une durée. Ce qui compte, ce n'est pas d'arriver en retard, mais d'arriver ; ce n'est pas d'aller se coucher à 21 heures ou à minuit, ni de se rencontrer à dix ou onze heures ; l'essentiel c'est l'événement d'aller se coucher ; c'est l'événement de se rencontrer ; c'est cela qui compte le plus. La durée d'une vie, ce n'est pas l'accumulation des âges, mais le fait d'exister. Beaucoup de paysans ne connaissent pas leur âge et c'est loin de les préoccuper. Le jour, le mois, l'année sont divisés ou marqués selon les événements spécifiques, car ce sont ceux-là qui leur donnent sens. Le temps, ce n'est pas de l'argent mais c'est de la vie.

Quant à l'espace, il est perçu comme une permanence et une émergence-mobilité sociale de diffusion. Il est conçu d'abord comme une terre arable, représentant un potentiel productif, puis une distance à parcourir, ensuite une étendue sujette à diverses fragmentations : terrains, exploitations, villages et, enfin, comme un type d'environnement peuplé des forces visibles et invisibles, dont il faut tenir compte.

La terre se charge d'une valeur affective et religieuse en relation avec la continuité des clans. Il s'instaure entre le sol d'une région et le groupe social qui l'occupe une sorte d'alliance faite d'obligations réciproques et renouvelées rituellement. L'individu et le milieu forment un couple difficile à dissoudre et les structures de l'un sont étroitement solidaire de celles de l'autre. La disposition du village, le choix des terres cultivables, constituent un cadre de vie et de pensée ; violer ce cadre, c'est imposer une restructuration intérieure et psychique difficilement réparable.

## 2 - Organisation économique

Le paysan conçoit la terre comme un système de forces occultes qu'il doit se concilier. Les rapports mystiques entre l'homme et la terre se nouent dans l'agriculture, qui comporte un ensemble de rites et de pratiques dont le respect s'impose pour obtenir les bonnes récoltes. Les ressources économiques sont considérées comme un don venu d'ailleurs, et non seulement du travail de l'homme.

Avant l'agriculture, la chasse, la pêche et les cueillettes pourvoient aux besoins de celui-ci sans toucher la terre. On utilisait la nature sans la modifier. Lorsque l'homme commença à se fixer pour cultiver la terre, il posa sur elle la marque de son travail. L'espace, jadis non humanisé, commença à grandir avec le nombre d'habitants sédentaires, appelés paysans (ou agriculteurs) qui y trouvèrent leur subsistance. Par l'activité agricole et ses compléments, le paysan assure les besoins de sa famille les plus élémentaires : se nourrir, se loger et se vêtir. Avec la sédentarisation et la communauté villageoise, nous assistons à la naissance de la division du travail : agriculture, pêche, élevage, artisanat, etc...

La fonction de l'agriculture est essentiellement liée à la jouissance d'une portion du sol. Hier comme aujourd'hui, l'organisation du travail, malgré l'introduction de la culture du coton et de la traction animale est fondée sur la famille et le village. Travailler permet de prendre place dans la communauté villageoise et de contribuer à l'accroissement du patrimoine familial. Ce travail n'avait pour but ni rendement excessif, ni profit, mais d'assurer la subsistance du groupe social.

Dès l'origine, chaque production repose exclusivement sur les rapports de parenté et de consanguinité. La propriété et le travail sont collectifs et seul le produit est reparti individuellement, surtout pour les couples ; car chaque groupe constitue une entité organique, relativement close et stable, centrée autour de patterns traditionnels. Dans le cadre de la communauté, la terre n'est susceptible ni d'appropriation individuelle, ni de production personnelle. Elle est un bien collectif, auquel l'individu n'a de droits que par son appartenance sociale et par son travail. La distribution des tâches était en fonction du sexe, de l'âge et des dispositions personnelles. Les besoins sont

socialement déterminés et les genres de vie (1) traditionnelle sont fondés sur l'exploitation des ressources telles : l'agriculture, la pêche, la chasse et l'artisanat villageois.

Au fur et à mesure que les travaux champêtres deviennent plus difficiles et pénibles, les paysans essaient de s'organiser en association de travail appelée NDEFI. Il est constitué d'abord par les familles étendues, puis s'est élargi au niveau du village. Il est une entraide institutionnalisée dont le fonctionnement est soumis à des règles édictées par les vieux -les ngawi. Seuls eux peuvent décider de faire appel à cette entraide. Elle est une forme coopérative de travail. Quand le temps des travaux et des récoltes arrive, tout le monde est mobilisé.

Delavignette relève dans ces prestations 5 caractéristiques suivantes :

- 1) "Le travail est rarement isolé du groupe. Il se fait en équipe.
- 2) Il n'y a pas de travail sans rythme, rythme des musiciens et griots, rythme du corps.
- 3) Il n'y a pas de travail sans entraide et sans solidarité.
- 4) Il n'y a pas de travail sans initiation, laquelle est donnée par des sociétés, entourées souvent de rites ésotériques.
- 5) Il n'y a pas de travail sans religion. Ainsi le travail est-il tout autre chose qu'une marchandise. Il ne peut être conçu en termes de marché. Il assure l'équilibre du groupement humain. Il peut être élevé à la notion de service civique de la jeunesse et développer ses caractères émulateurs, éducatifs et récréatifs" (2). Tout travail, influe sur le comportement et la mentalité de l'individu.

\*\*\*\*\*

(1) Genre de vie : ensemble des activités collectives par lesquelles une société déterminée tire d'un certain milieu géographique, les moyens de sa subsistance et de sa survie.

(2) DELAVIGNETTE, "Christianisme et colonialisme", Paris, Fayard, 1960, Revue TAM-TAM, n° 5-6, p. 108.

La religiosité agraire. Avant d'entamer les travaux des champs, le paysan fait des sacrifices à la divinité pour demander protection et fécondité. Dans cette société, le sacré et le profane ne font qu'un. Ils constituent la trame de la vie quotidienne. La récolte et les semailles imposent au paysan et, parfois, à sa maisonnée l'abstinence : l'abstention de viande saignante et une nuit de continence sexuelle aux femmes était de règles.

L'introduction du coton dans la région de Bossangoa date de 1920 et était confiée à la Société Ouham-Nana par l'Administration, en même temps, l'impôt per capita est instauré pour les adultes hommes. Cette culture s'est faite d'abord collectivement, conformément aux modes d'exploitation villageois. Mais, peu à peu, elle est devenue individuelle, tout en restant obligatoire. Ainsi le paysan entre dans l'ère de l'économie marchande qui est une économie de marché et de profit. L'argent que procure la vente du coton profite à l'ensemble familial d'abord, puis personnellement. Cette nouvelle culture devient source de conflits et de désagrégation sociale et familiale. L'autorité des parents disparaît. Chacun cherche à s'enrichir indépendamment des autres. L'argent devient source de conflits, une liberté "concentrée", un moyen de se retirer des tutelles familiales et villageoises.

Avec la culture du coton, marchandise monétarisée, la société se structure selon des types différents.

<u>Type ancien</u>	<u>Type nouveau</u>
Villages dispersés	Villages regroupés
Chefs de village élus	Chefs de village nommés
Famille étendue	Famille nucléaire
Communautés villageoises	Administration
Communautés des initiés	Préfets - Sous-Préfets
Communauté de travail	Fonctionnaires
Liens religieux	Missionnaires
Initiation (Education)	Ecole
Economie de subsistance introvertie	Economie marchande extravertie
Echanges par "troc"	Echanges par monnaie
	Nouveaux besoins.

Ce nouveau type de société crée un nouveau type de travail. On passe du type communautaire au type individuel. Il naît des nouveaux rapports sociaux de travail. La culture de coton a modifié le rythme de travail et de vie des paysans. Elle repose sur le revenu. Avec l'argent gagné, l'individu prend son autonomie et se distancie du pouvoir socio-politique du village. Il s'individualise grâce à son revenu monétaire. Si le groupe social cherche à l'accaparer, il quitte le village et va s'installer ailleurs. D'où les expressions courantes en Centrafrique : "Ngiza a Kambi songö" l'argent divise la famille; "Ngiza a buba Kodro" l'argent détruit le village, sa cohésion. On assiste ainsi à la désagrégation des villages, des clans et des familles. L'individu s'isole pour vivre de son travail sans avoir recours à l'assistance communautaire. La transformation ainsi provoquée, introduit "l'Africain dans un univers plus hétérogène et plus instable, mais aussi plus abstrait que celui régit par la coutume jusqu'à une date récente" (1).

Devant ce malaise, le paysan se résigne. Le passage du mode d'exploitation familiale, villageois au mode d'exploitation extensif, rationnel, s'est effectué brutalement, sans information et, parfois par la contrainte et la force. Cela a entraîné l'éclatement et la parcellisation des villages.

La production cotonnière qui avait, depuis des années, progressé sous l'effet des programmes de développement, baisse rapidement. Ce produit stratégique appelé à fournir à l'économie nationale l'essentiel de ses ressources en devises est en chute libre dans la région de Bossangoa. Des efforts ne parvinrent pas à améliorer le rendement de façon satisfaisante du fait de la permanence d'un certain nombre d'obstacles majeurs : analphabétisme des masses paysannes, maladies endémiques, méthodes culturelles archaïques, résistance à cultiver le coton, au changement non concerté, facteurs auxquels s'ajoutent les aléas climatiques. Un paysan nous disait "On ne nourrit pas son enfant qui pleure de faim avec du coton". Avec cette culture, "la propriété privée, fondée sur le travail personnel va être supplantée par la propriété privée capitaliste, fondée sur l'exploitation du

\*\*\*\*\*

(1) BALANDIER (G). Sociologie actuelle de l'Afrique Noire, Paris, PUF, 1971, p. 10.

travail d'autrui, sur le salariat" (1). Du temps "vie" on passe au temps programmé, monétarisé.

En Afrique, on dit qu'il faut savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va. Tout en gardant une oreille attentive à toute influence exogène, le paysan puise largement dans ses sources orales pour s'affirmer.

\*\*\*\*\*

(1) MARX Karl, Le Capital, Paris, Ed. Sociales, p. 340.



## CHAPITRE II

### EDUCATION A TRADITION ORALE

La tradition orale est un fait social résultant des relations humaines des groupes et des individus. La conservation est l'oeuvre de la société paysanne. Les griots, divertisseurs, historiens, conteurs proclament la charte de la vie intérieure et de la vie vécue. Il n'y a aucune bibliothèque à consulter et les anciens sont responsables du maintien de cette littérature.

Cette communication se fait à différents niveaux : d'abord la communication quotidienne, dans le cadre familial, ensuite celle des circonstances, au niveau du village, à l'occasion des initiations, des fêtes de mariage, de naissance et des funérailles et enfin, la nuit, autour du feu : les veillées.

"Si l'éducation est la socialisation méthodique de la jeune génération, le moyen par lequel la société renouvelle perpétuellement les conditions de sa propre existence" (1) ; elle doit maintenir et renforcer l'homogénéité qui lui est nécessaire pour survivre. Ainsi chaque système éducatif est-il le reflet de la structure sociale réelle de ses groupes, avec ses rapports sociaux inégaux et antagonistes.

Dans la société à tradition orale, la population ne peut se comprendre et entrer en relation que par le système de la parole. Celle-ci exprime et communique les réalités humaines vécues en groupe. Cette éducation appelle à une participation et à une structure de dialogue. A tradition orale, elle transmet l'héritage culturel par l'intermédiaire de la parole et d'autres sons, perçus par le sens de l'ouïe, ainsi que par l'exhibition des actions et des objets perçus par la vue.

\*\*\*\*\*

(1) DURKHEIM (E). Education et Sociologie, Paris, PUF, 1961, p. 41.

## A - LES FORMES VERBALES DE LA CULTURE ORALE

### 1 - La Parole, comme verbe

Elle est l'élément essentiel et fondamental de l'éducation orale. Ne sachant ni lire ni écrire, le paysan fait tout par la parole. Celle-ci sert à traduire et à exprimer les sentiments et les désirs. Elle crée un effet magique autour d'elle quand elle s'exprime, d'où cette expression "La socellerie de la parole est plus forte que la sorcellerie elle-même". La parole ne transmet pas seulement une information lointaine, mais exprime aussi une réalité vivante et proche. Prononcée sous forme de bénédiction, elle n'est pas une simple suggestion mais l'incarnation de la bénédiction.

"La vraie parole n'est pas une généralité vide et vague qui entretient le bavardage. La vraie parole est celle-là même, révélatrice de signification dont le pouvoir est placé avant et au-dessus de tout pouvoir. C'est de cette parole-là que dépendent tous les hommes et les autres choses de la nature, car c'est elle qui les fait émerger de leur état d'engourdissement et de léthargie... Tout compte fait, la parole est l'impérissable, le premier né de la loi qui rend intelligible, de façon permanente, les choses du monde et qui donne vie à chaque être, à chaque homme sain d'esprit et de corps" (1). La parole incarne la personne qui la prononce et indivise. Pour cela, il est très difficile à un Centrafricain de critiquer le dire et non l'individu. Parole et individu forment un couple inséparable ; porter atteinte à l'une, c'est atteindre l'autre. D'où le proverbe peulh "Si tu parles, parle à qui te comprend".

L'aspect verbal de l'éducation orale comprend : les contes, les proverbes et les devinettes.

### 2 - Le Conte, comme source historique

Par les contes, les anciens initient les jeunes à la morale, aux règles de bienséance et à l'histoire du clan. Ils interviennent

\*\*\*\*\*

(1) Pamadou Pamoto, Signification du verbe africain, approche philosophique de la pensée africaine dans son essence et ses manifestations, mémoire de maîtrise, Lyon II, 1975, pp. 48-49.

généralement dans le cadre du village, particulièrement dans la famille. Ils constituent à la fois un élément de cohésion du groupe, un véhicule de transmission de connaissances morale, spirituelle et éducative.

Le conte peut être dit pour faire rire ou solliciter les capacités imaginatives. Il inspire soit la réflexion, soit la diversion, soit un mélodrame. Il est un récit fictif et récréatif, avec des personnages humains, et une pointe moralisante. Il a un impact sur les membres de la collectivité villageoise. Quand le conteur commence son récit, chacun des auditeurs adopte une disposition d'écoute soutenue. Il vit son récit par mimétisme et par geste, tandis que les auditeurs, bouche bée, y participent. La personnalité du conteur y est pour beaucoup, car de lui découle toute la participation du public.

Le conte est un tout intégré, dont le but essentiel est de façonner la mentalité de l'enfant, de l'amener à se situer dans un écosystème cohérent. Le contenu du conte est d'élaborer des ensembles structurés, dont l'agencement est en rapport avec des événements, révélant ainsi l'histoire d'un individu, d'une société, ou groupe.

C'est une pédagogie d'acquisition et de formation intellectuelle. Il est d'autant mieux mémorisé et assimilé qu'il est le reflet de la société. Il raconte les réalités mythiques avec des applications actuelles. Le conte met en jeu tout un système social économique et politique qui régit la société. Il a pour rôle de faire connaître à l'enfant toute la civilisation dans laquelle il est né. En plus du conte, d'autres méthodes verbales permirent à l'enfant d'appréhender les coutumes, les connaissances et les réalités socio-culturelles de son milieu.

### 3 - Le Proverbe, comme cheval de la parole

Parler sans proverbe dans la culture rurale centrafricaine, voire africaine, est un discours sans logique, car le proverbe condense l'expérience vécue et l'exprime en métaphore. Il impose des lignes de conduite, donne du poids à la pensée. Il est le cheval de la parole, diraient les anciens. Le proverbe exprime la sagesse et le savoir populaire, il clôt souvent une discussion, il a comme le conte, un dessein moralisateur bien qu'il se contredise parfois. Il est un mode de raisonnement.

La fonction essentielle du proverbe est d'aiguiser l'esprit critique et rationnel de l'enfant, autour de plusieurs thèmes. Pour entrer en dialogue avec les paysans, il faut connaître suffisamment de proverbes pour avoir toujours à sa disposition un énoncé correspondant à la situation vécue et traduisant son opinion personnelle (1). Les proverbes s'articulent autour :

1) des rapports amicaux : Le proverbe décrit les comportements qu'il faut avoir et surtout, ce qu'il faut éviter avec les amis, les parents, notamment la tromperie, l'hypocrisie et la versatilité. Par exemple:

"Si une nouvelle chose t'attire, tu ne dois pourtant pas rejeter l'ancienne" ; c'est une mise en garde contre l'attrait de la nouveauté inconnue au détriment de l'ancien et de l'habitude longuement éprouvés.

"Garder un enfant ne peut pas changer en sa mère". Ce proverbe est employé dans un cas particulier d'une personne qui s'approprie quelque chose qui lui a été confiée en garde ou en dépôt.

2) de la solitude de l'homme sur la terre : il ne faut pas accabler les coupables, mépriser les humbles et les faibles, négliger ses amis car le sort change et qui sait ce qui peut arriver ; il ne faut pas se heurter aux puissants quand on est seul et faible, d'où ce proverbe:

"Un pénis mort ne manque pas d'urine", c'est-à-dire le malheur, la pauvreté n'ont rien de définitif, le sort est changeant, pauvre et malheureux aujourd'hui, on peut être demain riche et heureux ou vice-versa.

3) des défavorisés :

"Une petite fille attache un grand paquet", c'est-à-dire on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

4) des maximes sociales et des comportements traditionnels :

"Un seul doigt ne peut prendre les larves de charançon dans leur trou" c'est-à-dire l'union fait la force.

\*\*\*\*\*

(1) CAUVIN (J). La pensée imageante : l'exemple des proverbes dans Savanes-Forêts. Abidjan, n° 12, p. 4.

Enfin, chaque proverbe présente la situation vécue d'une société. C'est un sujet très intéressant et très vaste, qui peut être l'objet d'une autre thèse.

"En milieu coutumier, toute argumentation ne procède qu'en s'appuyant sur un savoir codifié dans les proverbes. Elle vise moins à apparaître comme une vue personnelle sur le problème en discussion que comme la résolution de ce dernier, en fonction des modèles que constitue la coutume" (1). Quant à R. Colin, il explique : "En appeler au proverbe, c'est préférer une certitude bien établie. Je sais que je ne me trompe pas comme le doute pourrait m'en venir à l'esprit si j'étais seul... Mes ancêtres ont vu cela avant moi et ils m'ont légué la clef qui permet de comprendre... Mon savoir est arc-bouté sur tout le savoir du clan et ce savoir du clan peut rendre compte de la totalité du monde. C'est pourquoi le proverbe est toujours péremptoire" (2).

L'importance du proverbe dans les sociétés paysannes ne peut être ignorée de tout animateur pédagogique au développement quel qu'il soit. Le proverbe est le langage codé du paysan pour exprimer son accord ou sa méfiance vis-à-vis de la nouveauté. "On ne peut abandonner sa vieille femme pour la nouvelle" dit un proverbe. Ainsi, tout processus de développement rural devrait tenir compte de la "connaissance psychologique et sociologique des ruraux pris dans leur milieu

- de la connaissance expérimentale des grandes lois cognitives,
- de l'apprentissage de l'écoute des ruraux pour mieux les comprendre et les aider (...)" (3).

#### 4 - Les devinettes, comme test d'intelligence

Les devinettes sont des questions/réponses explicatives d'une situation sous forme imagée. La devinette est une manifestation de l'intelligence et un test de "quotient intellectuel" dans la culture

\*\*\*\*\*

(1) BALANDIER (G), Sociologie des Brazzavilles noires, Paris, A. Colin, 1961, p. 242.

(2) COLIN (R), Littérature africaine d'hier et de demain, Paris, ADEC, 1965, pp. 106-107.

(3) BRETONES (G.J.). Note de présentation de la maîtrise "Pédagogie du développement rural", cité par G. Belloncle, Introduction des Sciences sociales dans les programmes de formation des cadres supérieurs de l'agriculture, 1984, p. 22. A paraître prochainement dans ASSCOD.

agraire. L'inaptitude à déchiffrer les devinettes est considérée comme manque d'intelligence et de maturité d'esprit. Elles stimulent chez les enfants le raisonnement, la mémoire et aiguïsent l'appétit d'apprendre. Voici quelques-unes des devinettes, prises au hasard :

- Il y a de belles fleurs dans ton jardin et tu ne peux pas les cueillir. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : Ce sont tes soeurs. Belles soient-elles, tu ne peux pas les épouser.

- Il y a un singe dans l'arbre et nous jouons avec sa queue sur terre. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : C'est le soleil et ses rayons.

- Mon fils part en voyage mais ne revient jamais les mains vides. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : C'est une aiguille et le fil qui y reste pour ne pas la perdre.

- Il a quitté l'armée et depuis il ne peut plus enlever sa capote. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : c'est la tortue.

- Ma soeur met des vêtements qui changent son corps de couleur. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : C'est le caméléon.

- Une petite maison remplie de toutes petites bûches. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : Ce sont les dents dans la bouche.

- Un grand bois d'acajou couché en travers du fleuve. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : C'est le nez au milieu du visage.

- On ne la voit pas soi-même. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : La nuque.

- Depuis toujours elles n'ont cessé d'applaudir. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : Ce sont les paupières.

- On quitte le village mais on ne l'emporte pas. Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : C'est le tombeau.

Toutes ces traductions sont littérales et reflètent bien ce que les devinettes signifient.

Les devinettes ont pour mission de délier l'esprit, d'introduire les jeunes dans un monde complexe de symboles et de leur permettre d'appréhender ce que les simples apparences et l'accoutumance ne laissent pas entrevoir. Le processus éducatif, contes, proverbes, devinettes, vise avant tout à rapprocher l'intellect de l'enfant de son milieu ambiant, de son milieu familial et communautaire. Tout cela prépare l'enfant à la forme pratique de l'éducation, qui est l'initiation comme processus de sélection et d'intégration sociale.

Le conte et la fable constituent la littérature didactique au profit de la curiosité et de l'imagination. Pour le Centrafricain, les contes sont des musées, des monuments, des livres qui sont feuilletés chaque soir pour s'instruire. Les héros des contes se recrutent au milieu d'une faune fantastique, dans un monde étranger où pierres, arbres et animaux boivent, parlent, chantent et dansent ensemble. Ils fascinent tout le monde, sans acception de personne, éveillent les mêmes sentiments, touchent les mêmes sensibilités et fusionnent tout l'auditoire en une seule communauté d'écouteurs. Il n'y a ni maître ni élèves, tous peuvent être créateurs et participants.

Quant au proverbe, il est une sentence de sagesse, une morale tirée d'une histoire. Il est une réflexion philosophique, correspondant à une volonté de dramatisation de l'idée.

"Dramatiser une idée, remarque EBENEZER NJOH MOUEILLE, n'est pas la rendre dramatique, c'est la mettre en scène pour qu'en quelque sorte, nous la voyions non pas uniquement avec les yeux de l'esprit, mais aussi avec les yeux de la chair" (1). Le propre du proverbe est d'être dégagé du conte, du mythe ou du récit qui l'a fait naître et, une fois détaché de ce contexte, il tend souvent à devenir une énigme de plus ou moins grande difficulté.

Quant à l'énigme, elle fait appel à l'intelligence, certes, mais également et grandement à l'intuition. Pour la comprendre, il faut toujours appartenir, d'une manière ou d'une autre, au groupe des initiés et les initiés, ce sont d'abord ceux qui savent l'histoire, ceux qui connaissent le mythe ou la fable dont est extrait tel ou tel proverbe. Ensuite, ce sont ceux qui ont l'habitude des énigmes et, enfin, ceux qui ont entraîné leur intuition à voir ce dont il s'agit.

\*\*\*\*\*

(1) NJOH MOUELLE EBENEZER, les langues africaines, facteur de développement, Revue Douala n° 194, p. 61.

## B - LES FORMES INSTITUTIONNELLES DE LA CULTURE ORALE

"L'âge de la puberté, dans toutes les civilisations, a toujours été d'une importance capitale, tant sur le plan physique que sur le plan moral et social. En effet, c'est le moment où les enfants entrent dans le monde des adultes, où ils vont tenir leur place dans la communauté humaine. Non seulement, ils peuvent à leur tour procréer, mais aussi commencer à assumer leurs responsabilités sociales. C'est pourquoi cet âge donne souvent l'occasion à des rites d'initiation, particulièrement chez nous, en Afrique" (1). Ainsi deux temps forts ponctuent-ils l'insertion croissante de l'enfant dans la société : l'attribution des noms et l'initiation. Or cette dernière s'effectue selon une procédure pédagogique propre et un programme précis, que nous allons examiner.

### 1 - L'attribution des noms, comme approche d'individuation

L'imposition des noms introduit l'enfant dans le réseau des relations sociales. Elle lui assure son identification sociale et individuelle. Souvent les noms donnés sont circonstanciels et historiques. Ils intègrent le porteur à l'histoire de la famille en le situant dans un système de plus en plus vaste, depuis la cellule familiale jusqu'au lignage. Ces noms disparaissent, une fois initié.

### 2 - L'initiation, comme méthode d'intégration sociale

L'initiation est un passage de l'enfance à l'adulté. Elle est l'un des moments clés dans le rythme de l'existence individuelle. Par elle, des jeunes gens et des jeunes filles sont rituellement introduits à l'art de la vie communautaire. Les rites introduisent les candidats à la vie adulte en leur donnant le droit de participer à l'ensemble des privilèges et des devoirs de la communauté. Ces néo-initiés accèdent à l'état de responsabilité et héritent de nouveaux droits et la société

\*\*\*\*\*

(1) MBITI (J). Religions et Philosophie africaines, in Revue Bellon, n° 31 Avril 1978, p. 8.



attend d'eux qu'ils acquittent de nouvelles obligations.

Les rites initiatiques préparent à la vie sexuelle, au mariage et aux responsabilités familiales et communautaires. Ces sujets ont désormais le droit de verser leur sang pour le clan, le village et d'utiliser les forces viriles que la nature leur donne pour assurer l'éclosion de la nouvelle génération. De la naissance à l'initiation, l'enfant n'est pas encore membre à part entière du groupe social. La puberté physique, le développement du corps ne suffisent pas à faire l'homme. Ce qui importe, ce sont les rites, les cérémonies de passage qui font participer les jeunes à l'essence du groupe.

Les pratiques initiatiques ont pour but de faire subir symboliquement à l'enfant une mutation d'être. L'initiation "étant une entrée dans le social, il faut apprendre et intérioriser sans équivoque certaines nécessités de la vie collective : courage, travail, force morale et physique, résistance, obéissance passive, solidarité, conformisme, gagner sa vie par soi-même, savoir se taire et garder un secret" (1). Le village délègue pour un temps sa responsabilité éducative à un initiateur reconnu par tous, qui prend en charge l'instruction de la jeunesse.

VAN GENNEP, dans l'analyse des rites de passage, distingue trois parcours initiatiques :

- 1) "les rites de séparation qui arrachent le jeune à un ancien état de choses.
- 2) les rites de marginalisation qui le font vivre éloigné de la société. Pendant plusieurs jours, voire quelques mois, l'enfant est maintenu en marge de la société, dans un camp éloigné.
- 3) les rites d'agrégation qui le ré-intègrent dans la communauté villageoise en tant que membre régulier et adulte".

Les rites de séparation et de marginalisation signifient la mort symbolique à l'ancienne condition. Le camp de retraite permet d'apprendre à souffrir et à éprouver de nombreuses épreuves. Les nuits froides, les néophytes doivent se coucher nus ou à peine couverts d'herbes et le matin les "maîtres" les obligent à rester dans l'eau froide jusqu'à ce que le soleil apparaisse.

\*\*\*\*\*

(1) ERNY (P). L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique Noire, Paris, Le livre africain, 1972, p. 155.

Chaque matin, l'instructeur enseigne les formules secrètes qu'il faut apprendre par coeur, phrase par phrase et dont le langage est souvent incompréhensible et ésotérique. La nuit qui précède le dernier jour est très dur. Le sommeil est le dernier ennemi qu'il faut vaincre. Dès l'aube, les initiés se dirigent vers un marigot pour la purification ; pendant ce temps, le camp est brûlé. Puis les initiés entrent en grande procession dans le village sous les cris des houra et des hilili. Le silence est rompu, le jeune devient adulte.

Le parcours initiatique symbolique une transformation radicale de l'être. Il passe du passé à l'âge adulte, symbole de responsabilité. Il y a une rupture avec le passé puéril, d'où les phrases suivantes: "Quand j'avais quitté ma mère, j'étais toujours un enfant. A présent?... J'étais un homme ! Oui, j'étais un homme ! A présent, il y avait cette distance entre ma mère et moi : l'homme ! C'était une distance infiniment plus grande que les quelques mètres qui nous séparaient" (1).

L'initiation jouait une double fonction : une fonction d'intro-nisation au sacré et celle d'éducation permettant de s'insérer dans le milieu socio-politique du village. La formation reçue n'était qu'une reproduction des schèmes mentaux et de la mémoire collective de la société qui participe au maintien de ses propres survivances culturelles. L'initiation clôt une période d'existence et ouvre une nouvelle phase de la vie.

### 3 - De la pédagogie à la Didactique initiatoire

Quels éléments pédagogiques ou didactiques apportent ces initiations ?

Chaque acte, chaque phase initiatique a une portée symbolique que l'enfant est amené à comprendre plus ou moins explicitement. La retraite en hausse avait pour but de le placer à l'écart de la société et de le séparer des non initiés. Il doit être arraché à la situation infantile afin d'être initié au mystère du secret. Savoir garder sa langue est un aspect de la maîtrise de soi.

\*\*\*\*\*

(1) CAMARA LAYE, L'enfant noir, Paris, Presses Pocket, 1976, p. 122.

M. CAZENEUVE fait remarquer que l'objet du secret importe assez peu, car "l'essentiel c'est simplement que l'on cache quelque chose aux non-initiés et que l'initiation soit une révélation même futile. De cette manière, le monde sacralisé est séparé du monde purement profane... Le passage au plan sacré est un passage du mensonge à la vérité" (1). Tout doit être tu après l'initiation. L'impassibilité est la condition première et ultime de la montée vers la perfection. De la maîtrise du secret et de la parole, on passe à celle de la douleur. La souffrance y joue un rôle capital, non pas pour elle-même, mais en tant que voie d'accès à l'ouverture de l'esprit, à la joie et à l'apprentissage. Celle-ci vécue en commun unit plus que la joie, disent les initiés. Souffrir sans autre raison que de vouloir supporter la douleur, c'est bien une manière singulière d'affirmer qu'on transcende la nature; maîtriser la douleur, c'est se contrôler soi-même et arriver à la liberté intérieure.

Cette initiation avait un programme plus ou moins précis. Elle était consacrée à une sorte d'éducation intensive et globale, physique, civique, religieuse, militaire et technique. Le programme variait entre la géographie (connaissance des points stratégiques pour la chasse, la pêche et la cueillette) ; l'histoire (connaissance de l'origine du clan, du village à travers les contes, les épopées); le droit (connaissance des règles qui régissent la société en général et des droits coutumiers en particulier) ; la technologie (construction des cases, forge, tissage, vannerie et agriculture) ; la pharmacopée (connaissance des plantes utiles) ; la télécommunication (transmission des messages à distance par cors et tam-tam, émission, message, codage, réception) ; la langue (connaissance d'une langue secrète d'initiation et codes réservés aux initiés) etc... Tout cela se faisait oralement et chaque néophyte devait tout retenir par coeur pour les transmettre à d'autres générations.

L'initiation était une sorte d'école pratique axée sur les réalités quotidiennes vécues et éprouvées. Elle façonnait l'être non pas selon l'idéal d'homme propre à telle société, mais selon l'idée et la conception de la condition humaine elle-même. La formation de

\*\*\*\*\*

(1) CAZENEUVE (J). Les rites et la condition humaine, Paris, PUF, 1957.

l'homme est un accouchement douloureux. En résumé, l'éducation à tradition orale initie à une sagesse, à une connaissance théorique et pratique, à une vision du monde, à une promotion communautaire à modèle répétitif. Elle est une éducation intégrante, graduée et permanente.

Du point de vue individuel, l'initiation était une école de courage et surtout du savoir-faire. Du point de vue collectif, elle était un parcours d'intégration de l'individu dans la vie collective. Elle individualisait tout en "communautarisant". Par l'initiation, l'individu devient responsable de lui-même et de la société. Il devait se loger, se nourrir et participer effectivement à la vie socio-économique et culturelle du village.

Un proverbe ne dit-il pas "Qui ne supporte pas la fumée, ne verra pas la flamme", c'est-à-dire la joie est au bout de la peine. L'éducation à tradition orale visait essentiellement l'intégration de l'individu à son groupe. Elle le socialisait tout en l'individualisant. Par le biais de l'initiation, l'éducation formait le caractère, développait les aptitudes physiques et morales par l'acquisition des connaissances et des techniques nécessaires à la participation de l'individu à la vie sociale sous toutes ses formes. Cette éducation était populaire, globale et intégrationniste.

L'oralité, véhicule de cette éducation, exprimait un passé proche et lointain et permettait un contrôle de chacun par chacun. Ainsi aucun monopole du savoir, aucun pouvoir démesuré du savoir ne pourrait-il menacer le groupe social. Par l'action de la mémoire individuelle et collective, les années in memorio étaient retracées avec plus ou moins de fidélité.

L'emprise de la tradition orale dans les rapports entre le monde physique et l'univers surnaturel est un thème encore plus répandu dans les campagnes centrafricaines. Les systèmes socio-politiques, socio-économiques et socio-culturels ne peuvent être dissociés des conceptions métaphysiques, car ce sont elles qui sous-tendent aussi bien la société que les structures économiques. Le sacré et le profane étaient souvent intégrés à un continuum spatio-temporel du paysan. Celui-ci est composé des vivants, des morts et des esprits qui cohabitent ensemble. Ainsi aucun processus de développement dans les campagnes centrafricaines ne peut-il ignorer cette réalité vécue quotidiennement

par le paysan. Il vit une conception et une rationalité de type magico-religieux et pense que la pluie procède des Ancêtres et de Dieu, tandis que la sécheresse est l'expression de leur colère. En un mot "Tout se tient dans une culture africaine : de l'outil à la forme de la maison, des matériaux aux structures sociales, de l'alimentation à la mode vestimentaire, à l'art, la danse, la religion. Changer un seul maillon de la chaîne et tout s'altère au risque de s'écrouler..."(1).

\*\*\*\*\*

(1) MOLARD (J.R.), Le travail en Afrique Noire, Paris, Présence africaine, 1952, p. 174.

## CHAPITRE III

### EDUCATION A TRADITION ECRITE

Les sociétés à tradition (1) orale se caractérisent par des traits communs : la dominance de formes de production communautaires, l'accès de tous à la terre, l'intégration étroite de l'individu à la famille et à la société villageoise, la subordination de la production à la consommation et non l'inverse, le profit ne commandant pas l'accumulation.

Dans ces conditions, l'éducation à base orale ne vise pas à susciter l'esprit de compétition individuelle, mais celui de solidarité, en accord avec la communauté. Et l'avènement de l'Ecole ?

#### A - L'AVENEMENT DE L'ECOLE

Il a bouleversé toutes ces structures. Il a suscité chez l'individu le désir de réussite personnelle, même aux dépens de la communauté villageoise. Il engendre le mépris du travail manuel et devient le facteur de l'exode rural des jeunes, particulièrement de ceux qui y sont allés.

Ainsi l'enseignement aboutit-il en même temps à déculturer l'individu et à le convaincre de la supériorité de la culture dominante. L'impérialisme veille partout à dévaloriser les cultures nationales, en abaissant les langues locales au rang de "dialectes" en les qualifiant de "vernaculaires", ce qui, en bon latin, signifie "langues d'esclaves".

Dans un pays composé de 80 % de paysans et d'illettrés, seule une minorité jouit de la manne laissée par la colonisation. L'Ecole est réduite et strictement limitée aux besoins en auxiliaires subalternes. "Le devoir colonial et les nécessités politiques et économi-

\*\*\*\*\*

(1) La Tradition, ici, est un acte de transmettre, de faire passer à un autre, livrer, remettre. C'est dans ce sens qu'il faudrait comprendre l'éducation à tradition orale et l'éducation à tradition écrite.

ques, avoue le Gouverneur Général Bregnier, imposent à notre oeuvre d'éducation une double tâche : il s'agit d'une part de former des cadres indigènes qui sont destinés à devenir nos auxiliaires dans tous les domaines et d'assurer l'ascension d'une élite soigneusement choisie ; il s'agit d'autre part d'éduquer la masse pour la rapprocher de nous et transformer son genre de vie... Au point de vue politique, il s'agit de faire connaître aux indigènes nos efforts et nos intentions de les rattacher à leur place à la vie française. Au point de vue économique enfin, il s'agit de préparer les producteurs et les consommateurs de demain" (1).

L'avènement de l'Ecole se justifie par son enseignement, qui est la pièce maîtresse du déracinement culturel, social et économique. Cette scolarisation commença d'abord par les fils des chefs car l'instruction est une chose précieuse, qu'on ne distribue qu'à bon escient. Dès lors, l'Ecole obéit à un système de sélection rigoureuse. On ne tient pas à multiplier les cadres dont certains pourraient mal tourner en contestant l'ordre établi : "pas d'élites, pas d'ennuis". D'effectifs très limités seront gagnés au mode de vie et de pensée des dirigeants. Ce strict minimum indispensable est nécessaire pour endiguer les épidémies contestataires qui pourront surgir. Comme le disait bien Maurice Delafosse "De même qu'il nous faut des interprètes pour nous faire comprendre des indigènes, de même il nous faut des intermédiaires, appartenant aux milieux indigènes par leurs origines et au milieu européen par leur éducation" (2).

Il faudra donc élaborer des programmes adéquats pour que ces agents, appartenant effectivement au milieu des dirigeants, soient écartés des masses populaires et paysannes. Cet enseignement répond à la politique d'assimilation qui permettra de dépersonnaliser, de désintégrer l'âme centrafricaine. Ainsi, dès les premières années de l'école, l'enfant est séparé des siens par la langue ; sa langue maternelle, voire nationale, est strictement interdite dans l'espace scolaire. L'élève doit

\*\*\*\*\*

(1) Circulaire du 8 Avril 1933, n° 702, publiée dans le Bulletin de l'Afrique Occidentale française (AOF), n° 83, 1933.

(2) DELAFOSSE (M) cité par Ela (M) in l'Afrique des villages, pp. 40-41.

être convaincu de la supériorité exclusive de la culture européenne qui le place au-dessus de sa propre culture considérée comme barbare, illogique et sauvage ; aussi ne conçoit-on pas qu'un futur "évolué" apprenne à cultiver la terre. Celle-ci est dépréciée et considérée comme emploi inférieur.

L'avènement de l'Ecole a semé le trouble dans la société centrafricaine toute entière et a atteint surtout les campagnes, considérées déjà comme "a-réceptibles" aux nouveautés. Il a des implications culturelles, sociales et économiques que nul ne pourra ignorer.

## B - LES IMPLICATIONS DE L'ECOLE

### 1 - Implications culturelles

Malgré tous les efforts faits pour développer l'enseignement primaire, beaucoup de personnes et surtout d'adultes en Centrafrique demeurent illettrés. Il ne pourra y avoir de progrès de la société rurale si les paysans ne reçoivent pas les premiers éléments culturels qui leur permettent de lire des brochures simples sur l'éducation sanitaire ou la vulgarisation agricole. La République Centrafricaine dispose pour cela, d'un moyen de choix, une langue pour effectuer avec rapidité et succès une campagne d'alphabétisation. Elle pourra être par la suite, le véhicule de l'éducation populaire. Mais il existe une grande diversité de systèmes éducatifs, liée elle-même à la diversité des cultures et des sociétés. A l'intérieur de chacun des groupes sociaux, on trouve une diversité non moins négligeable, mais ils sont unis par la langue nationale. En revanche, l'inégalité éducative et l'analphabétisme des adultes du milieu agricole impressionnent.

Il existe de graves diversités éducatives entre sexes ; entre villes et campagnes ; entre régions et entre classes sociales. Elles sont dues sans doute au manque de planification scolaire et de volonté politique de réduire l'analphabétisme.



Parmi les causes des inégalités, celles qui sont d'ordre économique et social sont les plus importantes. Les causes culturelles sont dues souvent à la résistance des traditions orales, qui s'opposaient notamment à la scolarisation des filles et à certaines innovations techniques.

Dans les années soixante-dix, les thèses souhaitant la mort de l'Ecole fleurissaient parmi les plus remarquées, citons celles de Reimer E. (1) et d'Illich (2). Ces deux auteurs souhaitent la "descolarisation de la société". Selon eux, l'Ecole est la cause de toutes les injustices sociales et ils opposent éducation à instruction. Pour Illich, "l'Ecole est un rite d'initiation qui intègre le néophyte dans la course sacrée de la consommation progressive, un rituel de propitiation où les prêtres universitaires, servent d'intermédiaires entre les fidèles et les dieux du privilège et de la puissance, un rituel d'expiation qui sacrifie ses ratés, les marquant au fer rouge comme boucs émissaires du sous-développement" (3).

Ainsi l'Ecole est-elle devenue une religion, qui offre de vaines promesses de salut à ceux qui la fréquentent. Ces deux auteurs, parmi tant d'autres, voudraient corriger les vices de la Société de consommation dans laquelle ils vivent. Ils souhaiteraient bien la mort de l'Ecole mais cette mort semble se faire attendre et, en R.C.A. aussi ; elle n'est pas pour demain parce qu'elle est maintenue et entretenue par l'ancien système éducatif hérité de la colonisation. Bien qu'elle soit malade, elle est loin d'être soignée. Faut-il continuer à maintenir vivante une malade sans force vitale ni ressources créatrices ?

La mutation de l'Ecole est encore possible, à condition qu'elle s'ouvre aux réalités culturelles, sociales et économiques locales, qu'elle éclate et accepte d'être critiquée ; ainsi serait

\*\*\*\*\*

(1) REIMER (E). Mort de l'Ecole, Paris, Ed. Fleurus, 1972.

(2) ILLICH (I). Une société sans Ecole, Paris, Seuil, 1971.

(3) Revue Esprit, Décembre 1970, p. 844.

réalisée une éducation responsabilisante et participante. Sa non intégration aux réalités nationales doit être la préoccupation de tout responsable politique et administratif. Néanmoins, on s'aperçoit aussi de plus en plus qu'elle n'est plus le seul moyen d'éducation adéquat à la société actuelle. Il y a la radio, la presse, la télévision qui, bien utilisées, la complèteraient.

Malgré les efforts humains et financiers consentis en sa faveur, l'Ecole semble ne plus répondre aux besoins et attentes de la population, surtout paysanne. Elle crée plus de chômage que d'emplois. L'éducation à tradition orale est délaissée au profit de l'écriture, qui échappe comme un mirage. Aussi longtemps que le terme d'Ecole correspondra, dans l'esprit, à la notion de diplômes, d'argent, d'aisance personnelle, on n'aura rien changé. Il faudrait procéder à une réforme éducative, afin de permettre à toute la population de participer à ses bienfaits.

"L'enseignement, processus institutionnalisé de transmission des connaissances, est dispensé dans une institution, l'école, séparée du lieu de la production, où il y a spécialisation d'un corps de travailleurs, les enseignants, où la progression des élèves se fait selon un processus hiérarchisé répondant à des règles" (1). Le système scolaire reçoit des flux d'élèves, les soumet à un processus de transformation visant à l'obtention d'élèves formés ; il utilise des ressources financières et humaines et forme en fonction des besoins d'un système. L'enseignement exerce des effets intergénérationnels, qui tiennent à ce que l'éducabilité des générations actuelles conditionne l'éducabilité des générations futures.

Il exerce aussi fondamentalement des effets redistributifs. Il est notamment un moyen d'atteindre un statut social, qui se traduit par la perception d'un revenu. Il a ainsi, comme fonction, de former les hommes et les femmes à leur futur rôle économique et social.

A "l'Indépendance", le secteur éducatif était considéré comme un producteur de connaissances nécessaires à la formation des travailleurs qualifiés ; l'illusion s'est vite éteinte. L'Ecole formait plus de bureaucrates que de producteurs. L'élève n'est plus l'utilisateur

\*\*\*\*\*

(1) Revue Recherche Pédagogique et Culture, article de Hugon, "les stratégies d'intégration des systèmes économiques et scolaires dans les pays africains", p. 21.

de l'enseignement, mais un produit de celui-ci, qui doit trouver sa place dans les bureaux. La scolarisation, qui était un indicateur de développement, devient un indicateur de sous-développement. Si la liaison scolarisation-développement est établie par certains programmes politiques, il ne faut donc pas en inférer que la première entraîne automatiquement le second.

## 2 - Implications sociales

L'analyse de la relation Ecole-Société, telle qu'elle existe actuellement en Centrafrique, exige que l'on garde présent à l'esprit un certain nombre de points : la République Centrafricaine est un produit historique de l'action coloniale, et le système d'enseignement n'est pas le fruit d'une longue évolution nationale, mais a été importé à l'origine pour les besoins de la cause.

Après l'Indépendance, octroyée en 1960, le système scolaire a continué de fonctionner comme pendant l'ère coloniale. La diffusion de l'Ecole accompagnait donc la production d'une nouvelle organisation sociale, sur la base d'un nouveau mode de socialisation qui exigeait une rupture avec l'ancien mode et une ouverture sur un type nouveau de division sociale du travail, alors que en Centrafrique, la population rurale paysanne forme en moyenne 80 % de la population totale.

Par suite de la pénétration plus ou moins profonde de l'économie monétariste, la stratification sociale diffère d'une région à l'autre. Cette diversité des situations sociales retentit sur le phénomène de l'inégalité d'accès à l'instruction.

En République centrafricaine, l'institution scolaire fut imposée d'une part, en haut, du pouvoir vers les sociétés orales ; du pouvoir colonial d'abord, en direction des sociétés situées dans les zones dont la mise en valeur était privilégiée en fonction des mentalités et des modalités de l'implantation coloniale ; du pouvoir national enfin, en direction de l'ensemble des sociétés orales. D'autre part, l'apparition du franc fut, dans les villages, un élément de perturbation sociale. Les populations y voyaient l'instrument commode du règlement des innombrables litiges individuels, la rançon des délits ainsi le versement de la dot.

Les fonctionnaires, dont beaucoup désiraient une amélioration de leur vie quotidienne, que la solidarité familiale empêchait, demandent en général à servir loin de leur région d'origine pour échapper à cette solidarité pesante. Elle semblait être un obstacle important à l'apparition d'une petite épargne et rendait impossible tout enrichissement. L'épargne, pour eux, était la somme nécessaire pour payer l'impôt ou contribuer au paiement d'une amende.

La monnaie fiduciaire modifia le sens de la dot. Elle apparaissait désormais comme élément moteur de tout mariage ; alors que la dot était essentiellement un échange représentant un certain capital-travail. Elle correspondait au dommage matériel causé par le départ de la fille, notamment par le manque à gagner qui en résultait sur le plan agricole.

Très vite, cette dot fut évaluée en argent et les abus devinrent à ce jour considérables. On parle même de complément de dot à verser. La femme, parfois complice du chantage exercé par sa famille, poussa elle-même le mari, au besoin par menace de quitter le foyer, à opérer ces versements complémentaires. Enfin, celui qui s'enrichit en signes monétaires, s'empressait de prendre d'autres femmes, espérant ainsi avoir d'autres enfants, notamment des filles, qui lui rapporteront d'autres dots. Il en résulta que de nombreux jeunes, sans argent, ne peuvent aujourd'hui trouver à se marier, par suite du taux toujours plus élevé de la dot. L'argent favorisa en fin de compte, chez les intellectuels diplômés, une polygamie à la fois successive et simultanée qui aurait dû disparaître avec l'évolution des coutumes.

L'Ecole a fait des jeunes gens des êtres étrangers à leur milieu socio-culturel, avec lequel ils sont en divorce total. Ils deviennent individualistes et, n'ont de rapports avec les autres que sur le plan fonctionnel ou corporatiste. L'avènement de l'Ecole créa des comportements de déracinés, d'assistés, une mentalité d'hommes ayant perdu la mémoire collective de leur propre histoire. Comme disait Memi "Nous ne sommes ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors" (1). Et que dire des lettrés, embarrassés par leur langue maternelle et nationale ? Dans leur famille, ils ne parlent que le français

\*\*\*\*\*

(1) MEMI (A). Le portrait du colonisé, Paris, Payot, 1973, p. 121.

à leurs enfants, comme ils le disent, pour faciliter l'engrenage scolaire.

L'École devrait cesser de secréter des mythes, de diffuser des visions et des valeurs souvent étrangères aux cultures centrafricaines.

"La rencontre irréversible de l'Occident et de l'Afrique n'a pas eu que des effets négatifs, et bien malin serait l'Africain, surtout l'intellectuel, qui prouverait le contraire et réussirait à éliminer toutes les traces du passé colonial. Il faudra donc accepter de digérer les éléments de cette rencontre, les convertir en possibilités d'enrichissement et d'ouverture à d'autres sociétés, non pas pour les mimer, ni pour les rejoindre sur leur propre terrain, mais pour engager au carrefour de l'Humanité le dialogue du donner et du recevoir"<sup>(1)</sup>.  
(\*)

### 3 - Implications économiques

A une époque où tous les pays font un réel effort de développement économique, la République centrafricaine n'arrive pas à sortir du cadre étroit et dépassé de l'économie de traite. La production cotonnière, sa principale ressource qui, au début des années 1970, était de 60.000 tonnes, est tombée à 28.000 tonnes au cours de la dernière campagne. La balance commerciale est gravement déficitaire d'une manière qu'elle va grandissante. La baisse de la production ne permet pas de trouver des ressources nécessaires pour absorber ce déficit budgétaire.

Tout se passe, actuellement, comme si la catastrophe était reculée de jour en jour grâce à l'aide française et du Fonds monétaire international (F.M.I.). L'aide de celui-ci demeure subordonnée à la mise en oeuvre d'un certain nombre de mesures, telles que l'encadrement du crédit et la diminution des dépenses de l'Etat, des effectifs de la fonction publique et la non embauche des nouveaux cadres.

Condamné, lui à une culture sans profit, le paysan se plaint d'une rémunération de plus en plus disproportionnée au coût de la

\*\*\*\*\*

(1) Revue Spiritus, n° 64, 1976, p. 315.

vie. Analphabète qu'il est, l'on voudrait le rendre responsable de tous les maux qui freinent le développement économique. Un peuple ne peut être mobilisé pour un développement que si celui-ci profite à tous et non seulement à des minorités, locales et étrangères. Une des causes, et non la moindre, de la faible productivité agricole réside dans les bas prix, dans leur rapport défavorable à ceux de l'industrie. En plus des facteurs techniques (manque de matériel), sociologiques (conception de la vie qui ne tend pas à maximiser le produit et le revenu), il y a les structures politiques, sociales et économiques auxquelles le sort du pays est étroitement lié. Ainsi, il serait vain de chercher à éduquer ce dernier pour améliorer son rendement si le fruit de son travail n'est pas convenablement payé et si la baisse des prix à l'exportation est telle qu'elle le réduit à la misère. Pour lui, son pouvoir d'achat dépend autant du prix qu'il tire de la vente de ses produits que de celui auquel il achète à ceux de la ville.

Si l'homme est la source, l'agent et la finalité de tout "développement", encore faut-il que l'éducation souhaitée le prépare efficacement à son rôle. Or il semble que les efforts fournis avant et après l'Indépendance en 1960, en faveur du système scolaire, ont eu pour principal effet l'augmentation des effectifs scolaires, sans lien effectif avec la qualité. L'impasse à laquelle cette scolarisation a abouti laisse persister des déséquilibres entre les sexes, entre les régions et entre villes et campagnes.

Au moment de l'accession à l'Indépendance fantoche en 1960, l'instruction avait permis des promotions individuelles, surtout dans l'administration laissée par les colons. Mais celle-ci s'est saturée, tandis que les entreprises capables d'embaucher n'existent pas. Le malaise social, culturel et économique a son origine dans le système d'enseignement, qui est calqué sur l'enseignement français sans aucune référence au milieu local. L'enseignement dispensait des connaissances livresques et ne préparait pas au monde du travail. Il avait accentué l'exode rural, vidant les campagnes d'une jeunesse productive qui ne trouve souvent, dans les villes, que chômage et délinquance. Pour cela, une formation professionnelle et une alphabétisation des adultes ruraux était nécessaire pour satisfaire certains de leurs besoins:

besoins fonctionnels, liés directement à l'exercice de leurs activités économiques ; besoins socio-organisationnels, liés à la participation, aux décisions, aux aspirations et aux exigences de l'interdisciplinarité, enfin, besoins socio-culturels, liés au savoir, au savoir-faire, formation-participation aux activités culturelles régionales, nationales et internationales.

La désagrégation des structures sociales anciennes a entraîné presque partout la disparition de l'oeuvre d'éducation civique, morale et agricole qui était donnée aux jeunes gens dans le cadre des sociétés initiatiques. Le développement de l'instruction n'a pas et ne pourra jamais remédier à la disparition de ces règles de vie pratiques qui intégraient le jeune dans le cadre social villageois.

L'Ecole, jusqu'ici, a eu comme effet de séparer encore plus l'enfant de son milieu coutumier, de l'éloigner des travaux de la terre et d'en faire un déraciné culturel. Ce déséquilibre social, économique et culturel ne pourra être rompu que par un vaste mouvement d'éducation populaire qui atteindra tous les adultes et sera seul susceptible de faire évoluer les cadres institutionnels, sans créer les déchirements auxquels on assiste partout en ce moment. Sur le plan de la production, seule une oeuvre d'éducation pourra associer l'homme, la femme aux programmes de production dont ils restent la pièce maîtresse. L'alphabétisation devrait créer dans la population un enthousiasme collectif, profond et durable, capable de susciter les efforts personnels indispensables à la réussite d'un programme d'éducation populaire.

"L'éducation, pour répondre à des besoins précis doit rencontrer au départ une certaine attente de la part des gens auxquels elle s'adresse. Cette soif suppose une conscience des vides à combler, une acceptation des obstacles à balayer, un désir des constructions à élever. Conscience, acceptation et désir que l'éducation doit éveiller s'ils sont encore mal explicités, auxquels elle doit fournir en tout cas des priorités harmonieuses. Elle n'y réussira pas toujours et elle doit, bien entendu, s'attendre à quelques déceptions" (1).

\*\*\*\*\*

(1) Dr. AUJOLAT (L.P.), Comment mieux vivre, une éducation sanitaire pour l'Afrique, Paris, Ed. Nouvelles et Impressions, 1967, p. 9.